

Le texte du jour, que l'on intitule généralement « le jugement dernier » forme la dernière partie du discours de Jésus à ses disciples.

Le jugement s'y annonce avec la solennité attendue d'un jour d'apocalypse.

L'arbitre sera le Fils de l'homme, conformément à la prophétie de Daniel : « Il paraîtra dans son éclat, escorté de tous ses anges et siègera sur un trône de gloire. »

Le Fils de l'homme, si modeste ici-bas, n'échapperait donc pas là-haut à l'ivresse qui procure, chez presque tous, la gloire conquise et les excès de la puissance ? En ce sens Il serait bien « Fils des hommes » ... et Dieu, à notre parfaite ressemblance.

Comment comprendre ce texte ?

Voilà des siècles que le christianisme proclame que Dieu est amour, pour tous, sans exclusive. Il s'agit d'une affirmation primordiale parce que s'y joue toute compréhension de la mort et de la résurrection du Christ ; d'une affirmation construite bibliquement, page par page, prière après prière, génération après génération.

Mais il y a ce texte et bien d'autres.

« Eloignez-vous de moi, vous qui êtes maudits par Dieu, allez dans le feu éternel. »

Est-ce cela l'amour de Dieu, l'amour du Christ pour moi ! Cela fait plutôt désordre non ? voire des dégâts dans les cœurs comme dans les têtes ! Alors que faire ?

Prendre des ciseaux et découper tout ce qui nous dérange ?... on oublie ces textes ? ...

Ou alors les privilégier : certains s'en réclament pour aller deux par deux frapper à nos portes, promettant la damnation à ceux qui ne les rejoignent pas dans leur secte .

On peut encore les minimiser : il ne s'agirait que d'une exhortation à une foi plus active .

Et puis le bruit des bottes ecclésiastiques, le poids sur les consciences, la subversion de la liberté évangélique en une morale à deux sous !

Le paradoxe est violent : amour, pardon, miséricorde sont les mots clés de l'Évangile. Mais les textes de rejet sont là...

Encore une fois que faire ?

Il y a bien longtemps, un jour, à Bâle, deux hommes discutent à la terrasse d'un café. Le premier est Urs von Balthazar, l'un des plus grands penseurs catholiques du xxème siècle, le second est Karl Barth, l'un des plus grands penseurs protestants.

Passé un chrétien qui reconnaît les deux hommes et les interpelle : messieurs, s'il vous plaît

une question me préoccupe depuis toujours : « est-ce que l'enfer existe ? » et voici que nos deux experts éclatent de rire... « mais bien sûr que l'enfer existe » énonce l'un ...et l'autre ajoute « mais il est vide ».

L'enfer serait donc vide ? peut-être pas complètement...

Le Christ me jugera, au jour de ma mort ou mille siècles plus tard, qu'importe . Mais j'attends ce jugement , je l'espère, parce que je me verrai mieux que je ne me serai jamais vu par mes propres yeux. Je pense que cela ressemblera à ce que racontent certains accidentés, lorsqu'ils disent revoir toute leur vie en accéléré, en quelques secondes.

Le Christ déroulera ainsi toute notre vie devant ses propres yeux et il séparera le bon grain de l'vraie.

Sur quelles bases serons-nous jugés : nous le savons parfaitement . même un petit enfant comprend les commandements de Jésus dont celui-ci : « tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Nous savons très bien ce que Dieu espère de nous.

Au jour du jugement, chaque instant de notre vie humaine sera passé au crible de sa volonté. Rien de plus simple au fond : ce qui aura été conforme à sa volonté sera gardé et ressuscité ; ce qui n'aura pas été conforme sera jeté.

Pas de balance de nos actes. Pas de solde comptable qui vaudrait aux uns le paradis et aux autres l'enfer.

Le jugement n'est pas le tri entre les bons et les méchants mais le tri en chaque vie de ce qui a répondu, ou pas, à la volonté de Dieu, à l'espoir qu'il a mis en nous.

C'est pourquoi l'enfer n'est pas complètement vide ; on doit y trouver des bouts, des morceaux de vie, de chaque vie.

On y trouvera ce que nous avons humainement raté, toutes les obscurités que nous n'avons pas réussi à évangéliser, tout ce qui en nous n'a pas été à la hauteur de son exigence d'amour et ne devait donc pas ou ne pouvait pas entrer en éternité.

A contrario, est-ce possible qu'une vie humaine ne soit habitée que par le mal ? Est-il possible que quelqu'un dans toute sa vie ne fasse rien qui soit de l'ordre du Bien ou du Beau ? Est-il possible que dans une vie il n'y ait rien que Dieu ne veuille ressusciter ?

« En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ».

Ainsi, Jésus nous invite à considérer tous nos frères, et plus particulièrement le pauvre, si émaciée soit sa face, car il est l'image du Christ, une transcendance l'habite.

Les sociétés anciennes séparaient les hommes en catégories étanches et hiérarchisées. Homme, oui, mais plus ou moins selon le sexe, le rang, la fortune, la race, la nation, le mérite...

Nous sommes loin d'avoir résilié les catégories et nous maintenons des degrés dans l'estime que nous portons à nos semblables, perçus dans leurs dissemblances suivant leur rôle et leur prestige.

La prédication du Christ retentit donc comme une sommation toujours audacieuse : égaux, oui, tous...mais il va plus loin, selon un renversement auquel tout l'Évangile nous a accoutumés. Il dépose dans le plus petit le signe le plus haut de sa divinité. C'est le pauvre qu'il choisit comme ambassadeur de sa gloire.

Non qu'il exalte la pauvreté comme telle. Elle reste une souffrance ; et le pauvre, quoique dispensé des tentations de la puissance, dont on sait qu'elle rend souvent fou, n'apparaît cependant pas ici comme l'innocent et le modèle à imiter. Jésus dit simplement : je suis présent en tout homme, et d'abord en celui qui souffre.

« L'homme passe infiniment l'homme » dit Pascal. Il est toujours plus grand aux yeux du Christ que ce qu'il devient, ce qu'il se croit ou ce que les autres en font.

Cette présence affirmée de Dieu dans le pauvre porte la modernité de la foi : le Christ ne recueille pas les hommages des créatures du haut de son trône. C'est le jour du jugement, le décor est majestueusement planté, les anges sont mobilisés au garde à vous, la gloire embrase les cieux, toutes les nations tremblent aux pieds du juge, mais le cœur ne suit pas : cela ne correspond pas à l'image que le Christ nous a laissée.

Le Christ de justice reste le même : celui qui est né dans une étable, a lavé les pieds de ses disciples, a souffert sous Ponce Pilate puis est mort sur une croix.

Il n'a voulu d'autre gloire que celle de servir et de s'anéantir pour nous faire grandir jusqu'à lui-même, ressuscité.

C'est encore dans le malheur des hommes qu'il sculpte son visage : il se laisse reconnaître aux stigmates de ses épreuves, par Thomas, la marque des clous...

Tandis que deux autres disciples ne le reconnaîtront que dans ce geste de service par excellence, la fraction du pain.

Tel est le mystère du Christ.

Son identité avant, pendant, ensuite et toujours, est puisée dans l'altérité. Le mystère du Christ est dans sa passion de l'autre, dans ce « génie de l'autre » dont parle un théologien et qui lui fait perdre sa divinité pour nous la communiquer. C'est la face la plus pauvre qui le représente, parce que le pauvre est exposé plus que quiconque au déni de l'humanité et parce que tant qu'il subsistera un pauvre, Jésus sera à ses côtés, fidèle accompagnateur, ... jusqu'au dernier.

Jésus va cesser de parler à ses disciples. Ce grand discours, il en fera entendre l'écho dans la toute dernière parole qu'il leur adressera : « voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde ».

Les disciples sauront où le trouver. Ceux qu'ils croiseront sur leurs routes avec leurs corps harassés, leur âme en dérive, seront habités de la présence du Christ, forte d'obligations...Ils reconnaîtront en eux le visage de leur maître.

« Ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait ; ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces plus petits, vous ne me l'avez pas fait non plus ».

Bien sûr on ne saurait prendre cette parole du Christ comme survalorisation de l'action, au détriment de l'intériorité et de la contemplation.

Ce serait le comble que celui qui est l'être spirituel par excellence nous détourne ainsi.

On sait qu'une vie chrétienne équilibrée se pose en quatre piliers : la prière, au sens de notre relation personnelle avec Dieu ; l'intelligence de la foi ; la vie sacramentelle et l'action, pour autrui, pour notre prochain, à commencer par les plus petits, dans et hors de l'Eglise.

Mais aucun de ces piliers ne se suffit à lui-même, c'est leur articulation les uns aux autres qui nous porte et nous construit spirituellement.

Il reste que, aujourd'hui, le jugement de Dieu ne se fonde ni sur la qualité de notre vie de prière, ni sur notre intelligence de la foi, ni sur notre pratique religieuse et sacramentelle, mais sur ce que notre vie spirituelle a mis en route ou pas : ce que vous avez fait ou ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces plus petits ...

Ici, le Christ tranche le vieux débat grec entre action et inaction en associant les deux. Car en matière de vie spirituelle, action et inaction sont indispensables l'une à l'autre.

Une foi qui exclut l'action pour autrui est une imposture. Le bonheur est dans l'autre et c'est sur notre souci d'autrui que Christ nous jugera.

Amen.

